

Le carré d'as de la banque tricolore

14 - Les Echos - lundi 16 octobre 2006

ÉDITORIAL PAR PIERRE-ANGEL GAY

Le carré d'as de la banque tricolore

Les Banques Populaires et les Caisses d'Épargne ont toutes les raisons d'être satisfaites. Leur future filiale commune Natixis entame aujourd'hui, avec l'enregistrement de son document de référence auprès de l'Autorité des marchés financiers, le processus qui devrait en faire, mi-décembre, la quinzième capitalisation boursière française. Natixis, 20.000 salariés dans le monde et des métiers allant de la banque de gros à la gestion d'actifs, fera alors son entrée dans le carré d'as de la banque tricolore.

Cette mise sur orbite, neuf mois seulement après un lancement au forceps, créera surtout un nouvel acteur majeur dans la banque de financement et d'investissement (BFI), avec 2,7 milliards d'euros de revenus. Un acteur moins complet que ses homologues de BNP Paribas et de la Société Générale certes, mais beaucoup plus pointu sur certains métiers, comme la titrisation aux Etats-Unis par exemple. Un acteur qui fera d'emblée jeu égal avec Calyon dans les dérivés actions, le domaine d'excellence des établissements hexagonaux.

L'irruption de ce quatrième joueur français est d'autant plus remarquable qu'aucun autre pays européen à économie comparable n'aligne une telle escadre. L'Espagne et l'Italie ne comptent aucun acteur significatif dans le métier de la BFI ; l'Allemagne un, Deutsche Bank. La Grande-Bretagne enfin, malgré la puissance de la City, n'a donné naissance qu'à deux établissements nationaux disposant d'une visibilité équivalente, Barclays et Royal Bank of Scotland. Malgré ses handicaps, notamment fiscaux, la place financière de Paris confirme ainsi son étonnant

dynamisme. Comment ne pas s'en féliciter ?

S'en satisfaire, en revanche, serait prématuré, tant la pérennité de cette réussite est loin d'être assurée. Le quatuor hexagonal se situe encore à des années-lumière de ses concurrents américains, les Goldman Sachs, Morgan Stanley et autres Merrill Lynch, adossés à un marché national représentant à lui seul la moitié de l'activité mondiale de banque de financement et d'investissement. Ensuite, chacun des quatre grands établissements français est confronté, dans ce métier, à des échéances spécifiques qu'il lui faudra dépasser. BNP Paribas doit gérer un délicat changement de génération. La Société Générale est condamnée à réinventer un modèle performant, mais trop exclusivement centré sur les dérivés actions. Calyon, qui peut tabler sur des équipes de financements structurés de classe mondiale et un réseau international hérité d'Indosuez et du Lyonnais, doit refaire le chemin perdu sur les marchés de capitaux. Enfin, Natixis doit réussir une fusion réalisée en haut de cycle, quand nombre de professionnels s'attendent à un tassement, voire à une récession dans certains de ses métiers.

Enfin, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, le quatuor tricolore doit apprendre à... cohabiter. Jusqu'ici, et contrairement à leurs rivales anglo-saxonnes, les banques françaises ont pu asseoir leur forte rentabilité sur une base de coûts maîtrisée. Autrement dit, sur le versement de salaires et de bonus bien inférieurs à ce qu'ils sont à New York ou Londres. Les ambitions de Natixis, venant s'ajouter à celles de Calyon, pourraient changer la donne.

Lire nos informations page 27